

Chapitre III. Plus dure sera la chute

«Chers amis, Liebe Freunde,

Au nom de Madame le Ministre de l'Emploi et de la Solidarité, je voudrais vous souhaiter la bienvenue, ici, dans cette ville de Revin, qui est aussi désormais la vôtre !

Madame le Ministre de l'Emploi et de la Solidarité a pensé pouvoir venir jusqu'à ce début de semaine mais une réunion ministérielle importante – une de plus hélas – l'en empêche inopinément. C'est donc avec beaucoup de regrets qu'elle m'a demandé de bien vouloir l'excuser auprès de vous. Cependant, Madame le Ministre m'a personnellement assuré qu'elle honorerait très rapidement notre belle ville de Revin d'une visite et que sa première halte serait pour tous les travailleurs et dirigeants de cette usine.

Je ne vous ferai pas l'affront de l'historique des Forges de la Meuse. Vous connaissez cette entreprise centenaire, dont le renom a dépassé les frontières, tant le savoir-faire de ses ouvriers, la qualité de ses produits et l'esprit d'innovation dont ses ingénieurs ont toujours fait preuve furent de tout temps exemplaires. Certes, les années qui viennent de s'écouler furent difficiles : la crise tout d'abord, qui a rendu vital un redéploiement industriel parfois douloureux, ensuite les terribles inondations qui ont forcé l'entreprise à l'arrêt et détruit une grosse partie des installations, malgré le sang-froid et l'esprit de sacrifice de tous les travailleurs. Enfin, la terrible annonce d'une faillite prochaine, que tous redoutaient depuis des années !

Mais c'était compter sans le cœur des Ardennais, sans la volonté inébranlable de toute une région, unie derrière son usine, son passé, sa fierté ! Non, les Forges de la Meuse ne seraient pas abandonnées ! Une faillite économique n'est pas toujours la fin d'un projet cohérent !

D'un commun élan, politiques et travailleurs, tous ensemble, ont œuvré à la reprise des activités. Les premiers en mobilisant toute leur énergie pour trouver un repreneur, les seconds en acceptant l'inéluctable, soit la réduction du volume de l'emploi et des acquis sociaux négociés durant les années fastes. Ce ne fut pas une entreprise aisée, et il faut ici saluer le courage et la confiance en l'outil dont tous ont fait preuve durant ces heures difficiles.

Mais cela n'eût pas été suffisant sans un troisième acteur, prêt à relever le défi de la relance ! Quel plus bel exemple aurions-nous pu trouver qu'une entreprise allemande, ici, à quelques pas du centre géographique de l'Europe des Quinze, marquant à jamais la volonté commune des peuples européens à vivre en paix et bâtir leur prospérité commune sur la coopération économique ? Il faut oser le dire : dans le contexte de globalisation de la sidérurgie, les Forges de la Meuse ne pouvaient pas lutter seules contre les grands groupes en formation. Ce combat-là avait déjà été livré et perdu.

Les Forges de la Meuse n'ont pas perdu leur âme en devenant une usine du groupe Deutsche Stahlbunde, ils se sont fondus dans un groupe qui rivalisera bientôt avec les géants américains et japonais. Dans un secteur sidérurgique en profonde mutation, il fallait un alliage solide pour résister ! Nous sommes certains, ici à

Revin, que l'excellence des produits sidérurgiques franco-allemands soutiendra la comparaison avec ceux de leurs concurrents les plus à la pointe ! La Pointe, n'est-ce pas d'ailleurs la manière dont nous appelons notre belle région, petit morceau de France avancé dans la Belgique ? Cette situation géographique - je l'ai déjà souligné tout à l'heure, est un symbole géographique fort - elle est aussi un atout.

Chacun sait qu'un des premiers chantiers régionaux, avec l'aide de la Communauté Européenne, concernera le désenclavement de la sous-région comprise entre Revin et Givet : transport fluvial, ferroviaire et autoroutier vont se confondre en un audacieux projet multimodal. Demain, les produits manufacturés dans la Pointe bénéficieront d'une distribution facilitée par la rénovation des infrastructures. La Meuse nous reliera à Liège, le chemin de fer à la Lorraine et l'autoroute à Dunkerque : nous sommes au milieu du futur pôle métallurgique européen ! Nous sommes à l'aube d'une renaissance !

Alors non, investir à Revin n'est pas un pari risqué, c'est un investissement avisé. Nos partenaires allemands l'ont compris, qui ont proposé un plan de reprise ambitieux et viable, pour autant que la paix sociale soit garantie ! Et elle l'est, tant les travailleurs ont compris qu'il n'était pas de nouveau départ sans nouvelles techniques de management !

Les Forges de la Meuse - mais habituons-nous à dire *Deutsche Stahlbunde Revin* - vont centrer leur production sur la production de pièces métalliques de haute précision pour l'industrie. C'est une

activité à forte valeur ajoutée, qui représentait déjà le seul secteur innovant des activités de l'ancienne entreprise, dont la rentabilité était grevée par la forge et le laminoir, outils vieillissants et inadaptés aux modes de production actuels. Les machines et le savoir-faire sont là, la volonté de nos amis allemands de développer l'outil aussi, il ne nous reste plus qu'à nous mettre au travail pour prouver à tous que la sidérurgie a encore un avenir dans notre beau département des Ardennes.

Je fais le pari que les soixante-treize ouvriers, techniciens et ingénieurs qui forment la nouvelle équipe constituent le socle d'une équipe qui comptera d'ici peu des centaines de travailleurs. Je me base là-dessus sur l'engagement solennel qu'a pris M. Martin Hammer, président-directeur-général de la *Deutsche Stahlbunde*, engagement que je vous lis et par lequel je finirai...

À le lire d'ailleurs, chers amis, Liebe Freunde, je suis persuadé que l'adage selon lesquels les discours les plus courts sont les plus clairs est juste. Écoutez donc :

« Nous achetons les Forges de la Meuse parce que nous y croyons. Nous voulons le dire aux travailleurs et à leur famille. Je m'engage devant vous tous à développer l'unité de production Deutsche Stahlbunde Revin et je m'engage à maintenir le site en fonctionnement pendant au moins 10 ans, à investir dans l'outil de production vingt millions de francs durant les 3 prochaines années».

Ces mots n'ont pas été prononcés dans le vide. Monsieur Hammer, présent lors de l'audience au tribunal de Commerce de

Charleville-Mézières, en a fait lecture et l'a fait écrire au greffier devant le procureur, le président du tribunal, les administrateurs, les juges et les représentants syndicaux.

Alors, chers amis, Liebe Freunde, willkommen, bienvenue et que sonne la sirène marquant la reprise de l'activité sidérurgique revinoise !

Danke, merci !»

XXX

Le faux tumulte qui saisit les gares de province fit place à un silence blafard, plus conforme à la tristesse naturelle du lieu. Il faisait poisseux, avec une impression de solitude aggravée par l'éclairage falot des quais. Au loin, des ouvriers devaient taper sur des rails: on entendait comme résonner le métal. Un chien y répondait.

Il ne pleuvait plus mais l'air ne s'était pas asséché pour autant, comme si le nuage s'était affaissé dans l'entaille profonde de la vallée.

Le train était passé depuis une bonne dizaine de minutes, quelques voyageurs en étaient descendus, vite engloutis par des voitures qui stationnaient avec le moteur en marche. Karim avait pris le temps de s'asseoir quelques minutes sur un banc, puis il avait quitté les quais, traversé le fleuve et rejoint le village.

Camille me raconta souvent comment il l'imaginait s'esquivant

furtivement avant la fin du discours. Pour ne pas ajouter l'humiliation à la défaite, pensait-il.

Donc, Karim sort de l'usine par la grille principale. Dans la cour, on l'a salué quand même - il y a des solidarités -, mais le coeur n'y est pas. Il lui est facile de limiter les salutations à un signe de la main. Karim marche les épaules engoncées, comme il le fait depuis qu'il est petit, avec les bras appuyés sur les poches - on dirait presque qu'il va tomber quand il marche. Il presse le pas.

On ne le reverra plus : il passe par une épicerie où il achète une bouteille de whisky, se dirige vers la gare et saute dans l'omnibus de la Meuse.

Qui le dépose à Haybes où nous venons d'évoquer son arrivée...

XXX

Ce serait tellement simple de revenir sur les occasions ratées.

Il y en avait combien, là, dans cette cour, à pouvoir tenter un geste et à n'avoir rien fait ? Et ce serait d'un simple ! Comme si c'était facile de garder son emploi quand tant d'autres le perdaient ; il y en avait de ceux qui avaient commencé là aussi, et avec qui on avait fait carrière.

C'était à ceux-là, à ceux avec lesquels on avait partagé les informations qui faisaient notre quotidien : le gamin est aux études, la femme est guérie, j'ai vu untel au concours de cartes, c'était à ceux avec lesquels on avait partagé toutes ces informations cruciales durant de longues années, ceux-là qui s'étaient succédé

en une chaîne ininterrompue, où la plupart avaient laissé une trace, du souvenir d'un pot d'adieu en une manière de frapper le clou, enfin c'étaient vers ces presque frères de bric et de broc qu'il fallait se tourner et dire: « j'ai voté pour le plan social et je sais ce que cela veut dire pour toi ».

C'est pour ça que Camille ne leur en voulait pas à ces gars. On fait pas ça : personne ne va vers l'autre dans ces cas-là. C'est presque impossible. Il faut un sacré culot et une bonne dose de détachement pour faire ça. Et on sait qu'en face, si on ne trouve pas la même dose de détachement aussi, ça risque de partir en vrille. Non, il vaut mieux ne pas oser. On dit rien. On pense que c'est dommage.

Et puis, il faut passer au dessus du sentiment de honte. C'est surtout ça la raison principale : c'est à cause de la honte. Il faut du culot pour ne pas en avoir. Et c'est comme ça, comme une sorte de petit malheur tout poisseux qui vous reste dans le fond de la gorge, un truc dont on ne sera jamais fier, un petit aphte qu'il va falloir ruminer...

Tout ça parce qu'on a la chance de sauver son emploi quand son usine perd les deux tiers de ses ouvriers.

Tout ça parce qu'à peu près tous ceux qui perdaient leur emploi avaient voté contre et qu'à peu près tous ceux à qui on avait promis de le garder avaient voté pour.

Cela avait été une sacrée engueulade. On s'était tapé dessus. Pas longtemps, et dans un moment où la tension était trop forte. Après

les ouvriers s'étaient entendus, mais de là à le prendre par le bras, l'inviter à boire une bière ou fumer une cigarette, c'était trop dur.

On avait été content de le voir se carapater sans demander son reste.

Karim avait tourné le coin. On ne l'avait plus revu.

Non vraiment, j'en ai jamais voulu aux gars, m'a juré Camille.

XXX

Dans un café, Karim avait commandé deux mauresques, qu'il avait bues coup sur coup. Il avait payé et puis il avait remis son portefeuille dans sa poche. (C'était possible qu'il avait déjà bu avant, parce qu'il avait peut-être la diction un peu pâteuse, mais il tenait bien, vous savez.)

On l'avait vu retourner vers la porte, l'ouvrir et souhaiter le bonsoir. « Salut Karim » avaient répondu les quatre habitués. Ils l'avaient laissé partir, le nez replongé dans leurs cartes. Les patrons, cela avait été pareil. Karim avait la main sur la porte, il ne s'était pas retourné mais quand il leur avait dit bonsoir, ils lui avaient répondu: « Oh Karim, t'es sûr que tu veux pas rester un peu avec nous ? ». Karim n'avait pas répondu. On l'avait vu disparaître dans le crachin, droit devant lui.

Ensuite, il avait emprunté la route qui monte vers Robinson. Une montée raide, sans concession, le plus souvent rectiligne, qui démarrait au pied du monument aux morts. Un bonne demi-heure d'ascension, compte tenu du souffle court - cause à la clope et à la

bibine.

C'était tout ce qu'on avait su.

Ensuite, il s'était évaporé.

Lorsqu'on l'avait retrouvé quelques jours plus tard, fracassé au pied de la falaise, les corbeaux, qu'on n'avait plus vus dans la région depuis des années, avaient déjà commencé à le picorer.

XXX

L'enterrement de Karim avait été un moment terrible. Sans doute le pire jour de la vie de Camille Vizouchat.

Il y avait un monde fou.

Karim n'avait pas d'enfant, pas de femme. Sa seule famille était son père, brisé. Derrière lui, toute l'usine se disputait le premier rang.

Et partout, tout le long de cette funèbre succession d'amoncellements, de chapelle en chapelle, la honte s'abattraît sur cette foule piteuse. Chacun en aurait sa petite part. Prises une par une, on pouvait voir : toutes ces petites choses vivant tellement seules, défaites, ressassant le sentiment du tout-est-moche, un sentiment âcre, amer, une honte qui ne demandait qu'une toute petite étincelle pour se muer en colère.

Mais de douche froide en douche froide, les héros lessivés étaient fatigués. Il leur restait juste la honte.

Et pourtant, se répétaient-ils avec justesse, on n'a rien fait de mal. On n' avait pas le choix, soit c'était nous et seulement nous, soit c'était personne ! Alors, qui n'aurait pas fait comme nous ? Et en face, il y avait les deux tiers qui grondaient. Ceux-là s'étaient groupés derrière le drapeau de la dignité. On les voyait souffrir.

Les mâchoires serrées, les yeux rougis, il ne leur manquait rien, ils avaient même le foulard noué autour du cou, qui allait si bien avec le bleu ! Ils dodelinaient sur place, groupés comme des pingouins sur la banquise. Ils tenaient leur rôle à merveille : il y a même des poings qui s'étaient tendus quand la boîte était passée.

Ce n'était pas la même honte, mais c'était la honte quand même.

XXX

Karim n'avait jamais été en phase avec les dirigeants syndicaux: il ne comprenait pas le problème « dans sa globalité », restait les yeux braqués sur son usine, s'emportait quand il fallait négocier. Il avait fini par se faire virer du syndicat au milieu des années 80.

Plus tard, au moment de la faillite, la grève et l'occupation de l'usine l'avaient rendu indispensable, mais il n'avait pas pour autant réintégré les rangs des encartés : il était resté une sorte de franc-tireur, indépendant et caustique, jamais rassuré, jamais content, jamais enclin aux douces promesses.

Karim avait été très écouté au début du conflit, quand il s'agissait de haranguer les camarades, mais, à plus long terme, sa radicalité desservait l'option stratégique des syndicats, qui avaient accepté la

restructuration et la vente pour éviter la faillite. Ils avaient bientôt commencé à agacer, lui et ses hommes de main. Les délégués avaient été briefés. On parlait de putsch permanent, ce qui était relayé dans la presse, on s'agaçait des bouteilles d'alcool, on pinaillait dans les assemblées, on jouait la chaise vide.

Une guerre de coups de main et d'embuscades permanentes, qui avait rendu l'ambiance suffocante durant les derniers jours du conflit. Chaque parti suivait sa ligne : les modérés, qui suivaient l'option syndicale, et les radicaux, groupés derrière Karim. Les premiers négociaient la reddition, les seconds multipliaient les actions d'éclat, bien décidés à attirer l'attention sur leur sort et à faire de leur usine un symbole de la lutte ouvrière.

XXX

Ils avaient multiplié les coups de force. Ils avaient commencé par séquestrer les membres présents du conseil d'administration. Dans l'intervalle, ils avaient occupé l'usine et invité la presse. Ils avaient libéré leurs prisonniers, sous les huées goguenardes des travailleurs. Et l'œil des caméras.

Ivres de leur triomphe médiatique, ils étaient sortis dans la ville, à la rencontre des habitants.

Ils étaient allés à Charleville-Mézières, avec un train de supporters à calicots. Des gens leur offrait des fleurs ; on les encourageait. Ils étaient là, en casque et salopette, un peu gauches au milieu de la place Ducale, un verre de bière à la main. Alors, il y en avait un qui avait proposé de remettre le coup un mois plus

tard, mais dans le cadre d'une grande manifestation non seulement pour sauver l'usine mais aussi pour l'emploi ouvrier en général.

Un mois plus tard, 80.000 personnes défilaient dans le département, la plupart à Charleville. Du jamais vu. Une foule du tonnerre, composée principalement de ceux qu'on ne voit d'ordinaire jamais dans les manifestations: le tout petit peuple des anonymes, enhardis par un souffle qui était venu d'on-ne-sait-où et qui leur avait donné confiance, un souffle qui avait rendu leur présence aussi mystérieuse qu'évidente, un souffle qui les rendait heureux. Parce que cette foule bigarrée était inquiète et solidaire, bien sûr, mais elle était aussi très heureuse. Les gens se sentaient, se comptaient, ravis d'être aussi nombreux. On était en famille, du coup, l'ambiance était bon enfant.

Fleurirent le lendemain des articles, des reportages, des intellectuels qui prenaient position, des politiques qui sortaient du bois, révélant au public qu'ils travaillaient depuis des semaines sur tous les scénarios possibles et qu'il était évident que tout serait mis en œuvre pour pérenniser un maximum d'emploi.

Bingo. Comme si cela était nécessaire pour avoir une bonne raison de les sauver, ils s'étaient rendus sympathiques. On les sauverait donc.

XXX

Karim était né durant la guerre, en 44, en Ardenne belge, sur les hauteurs de Marche-en-Famenne. Nous y reviendrons mais il faut retenir ceci : c'était au pire moment de la pire des pires des

merdes. Exactement, au micro-poil près, en plein merdier ; dans la plus noire misère, et à l'instant précis où la sale bête, dans un ultime sursaut, fourrait une dernière fois son groin motorisé dans la vieille forêt. Plus haut, dans les confins du pays gris et blanc, les rangs américains s'étaient un temps disloqués sous la poussée. Les Boches s'étaient glissés entre les lignes et, une fois leurs crocs plantés dans le ventre mou de l'armée américaine, s'étaient échinés à l'étriper.

Il faisait un temps de neige et de brouillard mais à Versailles, les ronds de cuirs et les galonnés, bien au chaud dans leurs fauteuils capitonnés, n'avaient pas cédé à la panique. On avait fait appel à Patton, brute et pompier en chef, qui était remonté dare-dare de la Lorraine, avec ses gros sabots pleins de sang et sa crosse de pistolet en ivoire.

Et donc, pendant que les colonnes blindées descendaient le long de la Meuse, il y avait une dame qui accouchait dans une cuisine près de Marche-en-Famenne. C'était à peine si on ne lui avait pas demandé de se presser un peu - histoire de pouvoir se mettre à l'abri si les Boches se repointaient.

Mais la colonne nazie n'était pas allée plus loin. L'essence était rare : elle avait enlevé Libramont puis s'était ruée au plus plat vers la Meuse. On l'avait pulvérisée à Celles, où elle était tombée en panne sèche. Cela avait été le dernier soubresaut du malheur.

XXX

Après quelques années de reconstruction, tout avait été plus

facile. Les Ardennes étant fortement industrialisées, chaque bourgade sur la Meuse ou la Semoy était flanquée d'une ou plusieurs usines métallurgiques, de carrières d'ardoise, de scieries, d'entreprises de toutes sortes qui rendaient la main d'œuvre recherchée. Si le travail était dur, il était souvent d'un bon rendement – bref, il était rentable de bosser. Dans les villages à la ronde, des cars venaient chercher les ouvriers. Ils sortaient de la forêt et gagnaient les ateliers, encore plus nombreux qu'auparavant.

Dans ces conditions, le travail fini, pour celui qui voulait, la fête était permanente. C'était une sorte d'âge d'or. Karim avait été le premier d'entre eux.

Ce n'était donc pas par désespoir que Karim était devenu alcoolique et qu'il avait raté sa vie, c'était justement parce qu'il l'aimait trop. Depuis sa majorité, il n'avait pas loupé une fête à vingt kilomètres à la ronde. On l'appelait le *Grand Ka*. C'était un bon camarade, réclamé partout, un roger-bontemps de première force, jouisseur goulu tout autant que travailleur acharné.

Sa force-même l'avait prémuni des effets désastreux de son vice: il avait le foie d'un premier communiant. Lorsqu'il se remettait mal d'une guindaille, le Grand Ka allait au bois, coupait, fendait, stérait, ou alors il faisait du vélo. Sitôt purgé, on le voyait repartir, roulant d'auberge en auberge, soiffard inextinguible.

Vers trente-cinq ans, les premières fêlures étaient apparues. Mais il était trop fort, trop confiant, trop orgueilleux, trop séduisant. jusque-là, il n'avait eu qu'à se baisser pour avoir du travail, une

femme dans son lit, de l'argent dans son cuir.

Il n'avait pas su s'arrêter de tourner, le soleil ardennais.

XXX

Au début, ils font le dos rond.

On ne les entend pas.

Ils laissent faire.

Ils attendent.

Le jeu a commencé mais la souris ne le sait pas. Elle chicote. Elle brandit ses drapeaux, elle enthousiasme ses partisans, elle s'endort sur ses lauriers.

Ils sont 80.000 à défiler dans Charleville et c'est du jamais-vu. Avec ça, s'ils n'ont pas compris, qu'est-ce qui leur faut ?

XXX

Il n'y a pas de complot : cela n'est pas nécessaire.

Peut-être qu'il suffit juste qu'une ronde bedaine, de morgue pleine, pleine de cette assurance que donnent des siècles et des siècles de victoire sur des soubrettes troussées et des types forts comme des Turcs qui n'osent rien demander mais qui – poussés par leur femme et la misère – y vont quand même et parlent en baissant les yeux, en tripotant le bord de leur casquette et en regardant leurs chaussures... Oui, il suffit tout simplement qu'un de ces types-là – peut-être même pas un salaud, vous savez, peut-être même quelqu'un qui est sincère quand il va à la messe prier

pour les nécessiteux et la paix dans le monde, peut-être quelqu'un qui donne de temps en temps à une bonne œuvre, qui pleure en écoutant du Mozart ou qui passe un soir par semaine à préparer un monde meilleur dans une loge, avec son tablier marqué d'un compas et d'une équerre – il suffit qu'un de ces types-là, dont la bonne conscience s'appuie facilement sur une généalogie glorieuse, une grand-mère immigrée ou un mort dans la mine, il suffit qu'un ces types-là éteigne le téléviseur, écrase sa cigarette et dise: « ils commencent à m'énerver, ces gugusses » pour que tout s'arrête.

XXX

Aussitôt, c'est comme si on se donnait le mot, c'est comme le coup de clairon des bonnes consciences, le réveil de la pensée unique, la revanche des tentures à gland : c'est l'heure de l'union sacrée bourgeoise ! On sort, bien rangée à côté des tasses en porcelaine de Limoges, on sort la vieille certitude de l'ordre établi, bien assise sur l'imbécillité, la mauvaise conscience, peut-être le souvenir de quelque vilénie... De ce mardi, par exemple - le 23 mai 1871 -, où les troupes versaillaises entrées dans Paris par les deux portes du Sud-Ouest de la ville, la Porte de Versailles, bien entendu, et la Porte d'Auteuil, ralentissent leur progression pour se donner le temps de fusiller ceux qui leur ont résisté. D'après les estimations moyennes, cela fera quand même 20.000 personnes, hommes, femmes, enfants, massacrées au nom de la vengeance et de l'ordre social.

Au nom de la trouille aussi, sans doute, mais on en parle moins : c'est moins glorieux.

On a réformé les ouvriers, qui ne l'auraient sans doute pas fait. Les petits pioupiou, beaux comme tout, ce sont des gars de la campagne, des costauds, des manieurs de pioche ; dans leurs mains, le fusil réglementaire ne pèse pas très lourd. Au début, ils ne savent sans doute pas grand-chose à ce qu'on leur veut ; pour peu peu, ils seraient avec ceux d'en face.

Mais ce ne sera pas difficile à comprendre. Et heureusement pour la morale et l'ordre public, pas ceux qui les commandent - ceux qu'Otto von Bismarck vient de libérer pour la cause -, pas non plus pour ceux qui les accompagnent, les professionnels de la baïonnette, ceux qui connaissent la musique, qui sabrent et qui massacrent depuis que la France impériale s'est retrouvée une âme guerrière. Alors vous savez, dans le tumulte, si l'on n'entend pas que les pouilleux vocifèrent en français, longer les murs de la Casbah ou de Vincennes en serrant son Chassepot, c'est du pareil au même. On n'est pas là pour faire du sentiment ; d'ailleurs, on se fait tirer dessus ; il s'agit surtout de sauver sa peau.

Plus tard, de retour dans les villages du centre de la France - ce centre si doux, aux noms chantants, dans la campagne de Cosne d'Allier par exemple - ils ne diront rien. Ça se tait un paysan, surtout quand ça a mauvaise conscience.

Et puis peut-être bien qu'ils n'ont pas mauvaise conscience. On a beau chercher, on ne trouve nulle part place de syndrome post-traumatique dans les mémoires médicaux de province.

Avant, les bruits métalliques me réveillaient : j'entendais les portes qui claquaient, les vociférations, le tintement des tinettes, le bruit du dur et du coupant. Tout cela me déprimait : je restais alors allongé sur ma couche. Je bougeais le moins possible, une main dessous l'oreiller, les yeux fixés sur l'envers de la couchette de mon compagnon de cellule. Parfois Christian ne disait rien non plus. Je l'entendais s'affairer, j'oyais le bruit presque imperceptible du papier à cigarettes, le frottement de la pierre et son étincelle, le gaz. Et puis il y avait l'odeur de la résine chauffée qui emplissait la cellule, cette odeur qui me parlait de sommeil, de torpeur, d'oubli. Je n'avais pas de mal à l'imaginer, accroupi sur son pieu, avec cet air qu'il avait quand il se concentrait sur une tâche précise – la langue qui venait apparaître à la commissure, appuyée sur la lèvre supérieure -, le regard qui traquait la moindre miette du tabac.

J'attendais. Bientôt, si un juron n'avait pas ponctué un silence, des volutes de fumée bleue viendraient danser dans l'air et je verrais descendre à moi la main décharnée de mon ami, main aveugle qui cependant, dans une volte parfaite, me présenterait le joint.

Aujourd'hui que je n'ai plus de raison de tuer les matinées, j'ai gardé l'habitude de me réveiller de bonne heure. Je dors avec la fenêtre ouverte en guise de réveil. Ce sont des oiseaux qui me chantent les laudes.

Le matin, je me lève à l'aube claire. Je prépare le café et je sors en attendant. Je fais toujours quelques pas dans mon potager.

Or aujourd'hui, il y avait un petit renard qui était couché à côté du compost. Les pies tournaient déjà autour. La pauvre bête n'en finissait pas de crever. La bestiole avait dû bouffer une boulette empoisonnée ou un truc du genre, un petit cadeau d'un de mes voisins, excédé par ses tueries silencieuses. Je suis revenu chez moi, j'ai pris un gourdin et je lui ai fracassé le crâne.

Quand je me suis approché de lui pour ce devoir morbide, le petit renard avait compris. Il a fermé les yeux, avec l'attitude paisible d'un chat câlin face à la main de son maître. J'ai surtout essayé de ne penser à rien, de faire le vide. Cela a été vite, j'ai regardé le dernier soubresaut. Petit renard, j'ai vu la babine se détendre sur la ligne bleutée de ta mâchoire, j'espère que tu n'as pas souffert, que tu es parti dans un étourdissement. Oh oui, peut-être que tu t'es affranchi tout à coup de la souffrance qui t'écrasait les reins, que tu t'es envolé dans une pluie d'étoiles, dans un tourbillon de parfums de menthe, de reine des prés, de tanaïs et de brunelle.

XXX

J'aimerais tellement penser que les gars du 114e régiment de ligne - à leur tête le lieutenant-colonel Boulanger, le futur brave général du même nom, celui qu'on s'en ira acclamer à la revue du Quatorze Juillet et qui se tirera une balle dans la tête sur la tombe de la Belle Meunière - n'ont pas pris moins de déplaisir que moi avec mon renard quand ils ont fusillé, en guise d'apéritif aux 25.000 victimes de la répression, les 46 civils de la Rue des Rosiers. Et j'aimerais pareillement que les chasseurs à cheval de cette ordure de Galliffet - ce petit Papon du XIXe, cette fin de race

maudite qui lorsqu'on le traitait d'assassin répondait : « présent » - aient au moins fermé les yeux lorsqu'ils ont appuyé sur la détente.

Mais j'ai un doute. Je suis maintenant affranchi des massacres : la plupart des assassins commissionnés n'ont aucun remords. Ils ont même toujours de bonnes raisons.

Ceux qui auront fait le sale boulot, ils se mureront dans le silence. Ils attendront que les choses se tassent, que d'autres, plus cultivés, plus lettrés, plus à même de parler, justifient leur obéissance au nom des valeurs de l'État, de l'ordre, du progrès social.

Boulangier, il sera nommé colonel, bientôt général, on le verra prêt à prendre le pouvoir ; Galliffet, celui-là le pire de tous, celui-là qu'on espère pour des siècles et des siècles qu'on n'oubliera jamais ce petit nom ridicule, synonyme d'horreur et de compromission, celui-là qui, convaincu de l'innocence de Dreyfus, déclarait tout de même qu'il était obligé de suivre, celui-là, cet homoncule à petite bite qui traitait les prisonniers à son bon vouloir : « toi, tu as les cheveux gris, tu as connu 1848, tu seras donc fusillé ! », celui-là sera ministre de la guerre de Waldeck Rousseau.

La parole reste toujours aux vivants. Il y a toujours un journaliste du Figaro pour écrire: « On demande formellement que tous les membres de la Commune, que tous les journalistes qui ont lâchement pactisé avec l'émeute triomphante, que tous les Polonais interlopes et les Valaques de fantaisie soient passés par les armes devant le peuple rassemblé ».

Il faut tordre le cou aux émeutiers quand ils ne font plus rire. Et rappeler qu'ils ne sont pas des patriotes. Et faire un exemple.

Ce n'est plus l'heure du sentiment. Et autant on s'étourdissait d'un petit vent de liberté, d'audace et de solution alternative, autant on a joué à avoir peur, eh bien, maintenant c'est l'heure de Galliffet.

XXX

Un premier article d'abord, paru dans « Grand-Est », au titre évocateur : « Forges de Revin, l'enfer du décor ». C'est un trois colonnes en une, avec une photo conventionnelle idéale : les membres de l'équipe syndicale, visages fermés, poings qu'on devine serrés, en plan américain. En réalité, ce sont des ouvriers épuisés à la fin de leur pause, fiers de ce qu'ils sont et de ce qu'ils ont accompli. Mais c'est une bonne illu, parfaite pour le propos, si l'on sous-entend que ces travailleurs de force sont des brutes.

Et pour ce qui est de celui-ci, c'est le catalogue de la dénonciation. C'est un ouvrier, resté anonyme - *en raison des pressions et du péril qui pèse sur lui* - qui s'exprime. Il narre les intimidations, dénonce la brutalité, suppute la volonté révolutionnaire, livre le grain à moudre.

Comme j'écris cette phrase, j'ai à côté de moi, posée sur mon bureau, au milieu des papiers épars que j'ai hérité de Camille, la coupure de presse. Le papier est tout jauni, presque déchiqueté, je comprends bien qu'il était énervé quand il l'a découpé. C'est comme si je l'avais à côté de moi, le vieux, comme si

j'entendais ses phrases posées, nettes, tranchantes. Comme si j'entendais cette voix calme, posée, éraillée me décrypter ce texte, en révéler toutes les nuances fétides, avec la suite connue, comme s'il mettait le doigt sur le premier point de la macule. La flétrissure est tout entière dans le premier sous-entendu.

Après il y a dix articles du même tonneau, qui scandent le prétendu retournement de l'opinion.

L'opinion, c'est le peuple qui convient, la majorité qui sent bon, la conscience raisonnable.

Voyez le peuple! regardez-la, cette bête vociférante et sale, nippée de bon marché, ce ventre gonflé par la bière et la saucisse industrielle, cette masticante, cette vulgaire bouche, à l'haleine chargée, au propos stupide. Ce sexe qui pisse dans la rue, cette main qui frappe son enfant, ce poing qui conspue, ce vandale qui déboule. Vous voulez en être ? C'est cela que vous voulez ?

Vous préférerez sans doute que l'on vous range au rayon de ceux qui pensent, qui ont des idées nobles, de la culture, des préoccupations supérieures ?

Il n'y aura pas d'alternative : ce sera noir ou blanc. Il faudra adhérer à l'opinion. Voter Galliffet.

XXX

Le mal était fait...

Parfois, il me vient l'ombre d'un regret. Où était ma place à ce

moment précis ? À quel divertissement étais-je occupé ? Question stupide, dont la réponse est dans la chanson du vicomte, mais qui me rappelle que je ne suis pas totalement guéri de mes obsessions et que le chemin qui me mènera au détachement est encore long. C'est plus fort que moi : au moindre moulin à l'horizon, il faut que j'enfourche Rossinante.

Je reprends : le mal était fait.

Karim et les siens pouvaient s'efforcer, Karim et les siens pourraient s'échiner... Il y avait cette petite tache, ce petit doute qui faisait qu'ils faisaient peur.

XXX

Deux semaines plus tard, la messe était dite. Les paroissiens triomphants cancaniaient sur le perron. Le gouvernement était intervenu: le contremaître en chef avait fustigé la violence physique, dénoncé l'odieux chantage, la *prise d'otages* de toute une région.

Il me revient l'envolée de Jaurès qui, s'opposant à Clemenceau sur ce point, lui déclarait : « Oui, Monsieur le Ministre, la violence c'est chose grossière... palpable, saisissable chez les ouvriers : un geste de menace, il est vu, il est retenu. Une démarche d'intimidation est saisie, constatée, traînée devant les juges. Le propre de l'action ouvrière, dans ce conflit, lorsqu'elle s'exagère, c'est de procéder, en effet, par la brutalité visible et saisissable des actes. Ah ! Le patronat n'a pas besoin, lui, pour exercer une action violente, de gestes désordonnés et de paroles tumultueuses !

Quelques hommes se rassemblent, à huis clos, dans la sécurité, dans l'intimité d'un conseil d'administration, et à quelques-uns, sans violence, sans gestes désordonnés, sans éclat de voix, comme des diplomates causant autour du tapis vert, ils décident que le salaire raisonnable sera refusé aux ouvriers ; ils décident que les ouvriers qui continueront la lutte seront exclus, seront chassés, seront désignés par des marques imperceptibles, mais connues des autres patrons, à l'universelle vindicte patronale. Cela ne fait pas de bruit ; c'est le travail meurtrier de la machine qui, dans son engrenage, dans ses laminoirs, dans ses courroies, a pris l'homme palpitant et criant ; la machine ne grince même pas et c'est en silence qu'elle le broie. La même opposition, elle éclate dans la recherche des responsabilités. De même que l'acte de la violence ouvrière est brutal, il est facile au juge, avec quelques témoins, de le constater, de le frapper, de le punir ; et voilà pourquoi toute la période des grèves s'accompagne automatiquement de condamnations multipliées. Quand il s'agit de la responsabilité patronale – ah ! laissez-moi dire toute ma pensée, je n'accuse pas les juges, je n'accuse pas les enquêteurs, je n'accuse pas, parce que je n'ai pas pu pénétrer jusqu'au fond du problème, je n'accuse pas ceux qui ont été chargés d'enquêter sur les responsabilités de Courrières, et je veux même dire ceci, c'est que quel que soit leur esprit d'équité, même s'ils avaient le courage de convenir que de grands patrons, que les ingénieurs des grands patrons peuvent être exactement comme des délinquants, comme les ouvriers traînés par charrettes devant les tribunaux correctionnels, même s'ils avaient ce courage, ils se trouveraient encore devant une difficulté plus grande, parce que les responsabilités du capital anonyme qui

dirige, si elles sont évidentes dans l'ensemble, elles s'enveloppent dans le détail de complications, de subtilités d'évasion qui peuvent dérouter la justice. Ainsi, tandis que l'acte de violence de l'ouvrier apparaît toujours, est toujours défini, toujours aisément frappé, la responsabilité profonde et meurtrière des grands patrons, des grands capitalistes, elle se dérobe, elle s'évanouit dans une sorte d'obscurité. »

XXX

Cela n'avait pas traîné. Depuis le basculement des instances syndicales, à qui l'on avait promis un repreneur à condition que leur violence n'effrayât pas quelque repreneur philanthrope, la lutte était passée du soleil à l'ombre. Karim et ses partisans avaient été remis à leur place, c'est-à-dire au fond de la salle, au cul des assemblées. Il s'en était trouvé pour avancer que l'enlisement du conflit était dû à leur radicalité, que leur opiniâtreté avait été contre-productive, que leur menace de faire sauter l'usine s'apparentait effectivement à une prise d'otages.

XXX

Ce jour-là, comme de plus en plus souvent, Karim était souïl comme un Polonais. Son sang n'avait fait qu'un tour. On avait vu se lever sa grande carcasse vociférante, on avait vu ses gros bras de travailleur de force fendre la foule des anciens camarades, on avait vu cette bête furieuse agripper le petit Ganelon au collet.

– Tu vas fermer ta gueule, maintenant ! C'est ce qu'il avait eu le temps de hurler avant qu'une main amie se pose sur son épaule.

– C'est bon, Karim, on perd notre temps, allez, viens, on s'en va. Viens, allez, viens.

Au camarade, Karim avait répondu qu'il avait raison, qu'il ne perdrait plus jamais son temps. De ce jour, on ne le vit plus à aucune réunion – de toute façon, il n'y était pas invité. Il assista de loin à l'arrivée du providentiel repreneur, tenta d'avertir à l'une ou l'autre reprise qu'il ne le sentait pas et puis, finalement, Karim s'était effacé dans l'alcoolisme et la rancœur.

Karim ne revint aux Forges qu'une dernière fois, le jour de la réouverture officielle, et il s'esbigna avant la fin du discours. Le ministre n'a pas pu venir, quelle blague !

Et lorsqu'on avait vu, quelques jours plus tard, s'envoler des corbeaux au pied de la falaise, on avait compris que tout était bien fini.